

JOURNAL DE WATERLOO

"TOUJOURS ET PARTOUT FIDELE."

Publié dans l'intérêt des habitants du district de Bedford et des districts environnants.

J. A. CHAGNON, Directeur-Propriétaire.

Vol. XVII.

WATERLOO, P. Q. JEUDI, 26 MAI 1898

No. 16.

Cartes d'Affaires

AVOCATS

Thibault & Jacques

AVOCATS

Se chargent des affaires de tout le district de Bedford et aussi des Etats-Unis. Bureaux : — Bâtisse du JOURNAL DE WATERLOO, Waterloo, P. Q.

D. DAREY, E. C. L.,
AVOCAT, Waterloo, P. Q., Rue Foster.
Suivra toutes les Cours du District.

F. X. A. GIROUX,
AVOCAT, Swetsburg, P. Q.
Suivra toutes les Cours du District.

H. THOS DUFFY
AVOCAT, Swetsburg, P. Q.

T. AMYRAULD,
AVOCAT, Swetsburg, P. Q.

ALF. TOURIGNY, L. L. B.
AVOCAT

Bue Principale, en face de l'Hotel-de-Ville.

MACOG, P. Q.

A. DURANLEAU,
B. A., L. L. B.

AVOCAT. Bureau : 1605, rue Notre-Dame, Montréal.

NOTAIRES

LOUIS JODOIN,
NOTAIRE-PUBLIC, Waterloo, P. Q.

Bureau : Vis-à-vis le Bureau de Poste

J. R. TARTRE
NOTAIRE.

Secrétaire des Ecoles Catholiques de la ville, et secrétaire du Conseil du comté de Shefford. Waterloo, P. Q.

P. J. S. PELTIER,
NOTAIRE-PUBLIC, Valcourt, [Ely] P. Q.

DOZOIS & LECUYER
NOTAIRES-PUBLICS, Granby, P. Q.

Président d'argent, négociations, promptement, agents d'immeubles et Bureau de Collection.

J. L. DOZOIS, P. A. L'ECUYER.

LOUIS JODOIN, N. P.

AGENT de la Cie d'Assurance contre le Feu, Phoenix de Londres, pour le District de Bedford.

Fonds de Réserve.....\$3,000,000
Dépôt Canadien.....200,000
Risques Commerciaux et de cultivateurs spécialement sollicités.

L. A. AUDET,
NOTAIRE-PUBLIC, Magog, P. Q.

J. M. BOURGEOIS,
NOTAIRE-PUBLIC, Secrétaire de la Municipalité, Lawrenceville, P. Q.

J. RAICHE,
NOTAIRE, et Agent d'Immeubles, Argent à prêter, Roxton-Falls, P. Q.

MÉDECINS

DR. J. D. PAGÉ,
MÉDECIN & CHIRURGIEN, Waterloo, P. Q.

Successeur du Dr Frécan, rue Foster. Consultations à toute heure.

DR. J. F. R. C. PHELAN,
MÉDECIN et CHIRURGIEN, coin des rues Lewis et de la Cour. Waterloo, Q. Consultation à toute heure.

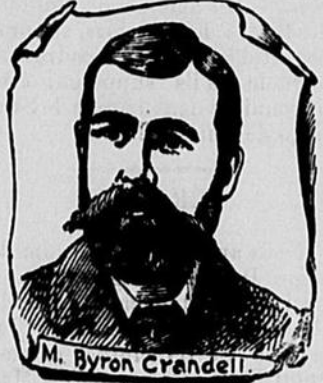
DR WOLFRED P. NELSON
MÉDECIN-VÉTÉRINAIRE,
Bureau et résidence à côté de l'église catholique, rue Lewis. Waterloo, P. Q.

H. SYMONS, L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE,
Bureau : Rue Foster, Waterloo, P. Q.
Spécialité : Préservation des dents naturelles. Dents artificielles artistiques etc.

Auguste Mathieu,
MÉDECIN ET CHIRURGIEN

BUE PRINCIPALE,
GRANBY, P. Q.

Le "JOURNAL DE WATERLOO" est imprimé et publié dans la bâtisse du JOURNAL, coin des Rues Foster et Young Waterloo, P. Q., par J. A. Chagnon, propriétaire-imprimeur.



M. Byron Crandell.
Toronto Junction, Ont.

Douleurs de Rhumatisme

Devait se servir de Bequilles

HOOD'S Sarsaparilla Soulage

Le témoignage suivant vient de M. Byron Crandell, bien connu à Toronto Junction, comme ingénieur à l'aiguille.

"Toronto Junction, Ont., 7 février 1894.
"C. I. Hood & Cie, Lowell, Mass.
"Messieurs : En juillet dernier, j'eus une attaque de rhumatisme des plus terribles. Des médecins de la ville me traitèrent mais leurs remèdes ne me donnèrent aucun soulagement. On me conseilla de faire l'essai de Hood's Sarsaparilla et je suivis ce conseil. J'ai beaucoup de plaisir à dire que deux bouteilles m'ont causé un soulagement visible. Ayant continué à prendre régulièrement de ce remède.

Je suis maintenant guéri

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

HOOD'S Sarsaparilla

UNE VENGEANCE * INDIENNE

VI

LE PACTE

(Suite)

Georges but une gorgée d'eau et la marquise lui dit :

—Reposez-vous un instant, monsieur Leslie. Tout cela est d'un intérêt prodigieux !

—Je n'en ai pas pour longtemps désormais, madame, répliqua Georges, et je désire reprendre tout de suite.

Nous devons dire ici que depuis quelque temps les allures de M. le vicomte Henri de Villiers avaient changé.

Pourtant, ces choses ne le regardaient en rien assurément. Il n'avait jamais vu le comte Albert de Rosen.

Il approuvait du bonnet les endroits dramatiques, et servait le thé discrètement, à petit bruit. Bref, jamais gentilhomme ne se donna l'air plus parfaitement dégagé de toute préoccupation que M. le Vicomte Henri de Villiers pendant le récit de Georges Leslie.

Une fois, il murmura à l'oreille de la marquise en montrant Hélène.

—Mais voyez donc comme ma belle cousine prend ce roman au sérieux.

—Ah ! mon ami, répondit la marquise, elle a raison : c'est charmant,.... charmant ! quel les aventures il vous arrive dans ces pays-là ! je sais bien à quoi notre Hélène pense : elle regrette les beaux cheveux de Carmencita !

Henri de Villiers essaya de sourire.

Les vicomtes s'avaient toutes au fond du cœur que leur dévotion, en un cas très pressant, eût été peut-être jusqu'à sacrifier la robe de soie et même la mantille ; mais la chevelure !

Surtout une chevelure tombant jusqu'aux talons ! On n'en fait plus guères à Paris.

Il y eut une baronne pourtant qui se dit bravement : "J'aurais fait cela !" Mais cette baronne portait une natte de dix boules.

—Mon Dieu ! dit M. de Villiers, la senorita en a été quitte pour se coiffer à la Ninon.

—Nous avons Mme la duchesse de Rivas, ajouta la marquise ; ces messieurs la proclament éblouissante ! Elle porte les cheveux courts et n'en est pas moins belle.

—C'est demain son grand bal, fit le vicomte Henri de Villiers ; ce sera splendide, mesdames, à ce qu'on dit.

La marquise réclama le silence et Georges Leslie poursuivit :

—Quelques minutes après, le mayor et Towah galopèrent dans la prairie.

Towah tenait le cheval du mayor par la bride.

Carmen était sans doute à sa fenêtre, écoutant le pas des chevaux qui allait mourant dans les herbes. Depuis lors, le comte Albert n'a jamais entendu la douce voix de Carmencita.

Tant que dura la nuit, ils coururent. Au lever du jour, les collines couvertes de forêts qui accompagnent le cours du rio Gila se montraient au lointain.

—Nous avons marché jusqu'ici droit au nord, dit Towah ; faut-il tourner à gauche vers le Golden-dagger ! faut-il tourner à droite pour gagner les Etats du nord-est ?

—Nous allons à Baltimore, répondit le comte Albert.

Towah, sans mot dire, changea la direction du voyage.

Aux confins de la plaine, ils

prirent deux montures fraîches dans un troupeau de chevaux demi-sauvages. Ils ne ralentirent leur course qu'après avoir mis le rio Gila entre eux et ceux qui pouvaient les poursuivre.

—Ménageons nos chevaux, dit Rosen ; passé la sierra de Los Mimbres, nous ne trouverons plus de troupeaux.

—On vend des chevaux à Santa-Fé, répondit l'Indien.

Le comte sourit tristement et murmura :

—As-tu de l'argent pour les payer ?

Towah tira de sa ceinture une longue bourse pleine d'or et la fit sonner.

Le comte s'arrêta.

—Pendant que Towah attendait le mayor au pied du rimpart, la nuit dernière, dit le Pawnee, cette bourse est tombée près de lui, du haut du rimpart.

Le comte joignit les mains et prononça le nom de Carmen dans son cœur.

Tantôt à pied, tantôt à cheval, les voyageurs traversèrent la chaîne des Osiers (Mimbres) et l'autre branche des montagnes Rocheuses. Rosen se fit raconter plus d'une fois en chemin la triste histoire d'Ellen.

Towah n'avait ni les idées ni les mœurs de nos civilisations ; il arrangeait les faits à sa manière. Rosen traduisait son récit.

Voici ce qui avait dû se passer à Baltimore :

Quand le Français que Towah appelait la Langue Dorée, et à qui je donnerai le nom d'Edouard, arriva à Baltimore, Ellen attendait depuis plus d'un an déjà.

Les lettres que Rosen lui avait écrites n'étaient point parvenues à leur destination. Ellen était inquiète sans doute. Je ne vous répéterai point qu'Ellen était très belle ; ceux qui ne l'ont point connue n'ont qu'à jeter un coup d'œil sur le charmant visage de Mlle de Boistrudan ; on dirait les deux sœurs. Le Français Edouard la vit et l'admira.

Je suis en France, je rejoins ici l'hospitalité chez la veuve d'un gentilhomme français ; ce la seul m'obligerait à modérer mes paroles, mais je n'en ai pas besoin. Rosen aime et respecte la noblesse française sans se dissimuler qu'un sein de cette noblesse existe des membres indignes.

Edouard était gentilhomme ; Edouard avait commis au préjudice de Rosen, dans la Sierra Nevada, un vol lâche et perfide.

A Baltimore, Edouard se rendit coupable d'un mensonge odieux.

Il s'introduisit dans la famille Talbot ; il parla, je dois noter cette circonstance qui lui servit de passeport, il parla de Paris ; il prononça des noms amis, surtout un nom plus cher que les autres ; il parla de Mme et de Mlle de Boistrudan.

—Comment ! s'écria ici la marquise, cet homme était donc de notre connaissance ?

Ce ne fut pas Georges Leslie qui répondit.

Le vicomte Henri de Villiers prit la parole d'un ton bref et sûr de son fait :

—Chère cousine, dit-il en clignant de l'œil à l'adresse de la marquise, tout ce que M. Leslie vous raconte là est de la plus exacte vérité. Vous sentez bien que je n'ai pas été sans connaître les détails de cette déplorable histoire. A moins que M. Leslie n'exige formellement le contraire, je vous dirai le nom de M. Edouard, mais à vous seule !

Le vieux général O'Brien leva sur Henri de Villiers un regard stupéfait.

Georges Leslie répondit avec calme :

—Je n'exige rien, monsieur le vicomte, cette histoire est à vous comme à moi, plus qu'à moi, peut-être, car je crois que vous l'avez sue le premier.

Le vicomte Henri salua de la main et envoya à Leslie un très-gracieux sourire.

Leslie lui rendit son sourire, mais le sourire de Leslie était froid et légèrement railleur.

—Mistress Talbot et sa fille, reprit-il, vivaient fort retirées depuis la mort si malheureuse du chef de la maison. Cet Edouard dont M. le vicomte sait le nom comme moi (Henri secoua la tête d'une manière affirmative et le vieil O'Brien s'agita sur son siège), cet Edouard fut admis chez les dames Talbot.

Il connut bientôt leur situation.

La première fois qu'on parla du comte Albert de Rosen devant lui, il affecta tout à coup un profond chagrin ; et comme on l'interrogeait, il inventa une fable : le comte était mort sous les coups des Mexicains ; il avait vu son cadavre.....

—Mais c'est un monstre que cet homme ! s'écria la marquise indignée.

—Un monstre ! répéta Hélène.

—A qui le dites-vous ! murmura le vicomte Henri. Encore M. Georges Leslie raconte-t-il tout cela avec une extrême modération.

—Il n'exagère rien, n'est-ce pas ? dit le vieux général, qui le regardait en face.

—Au contraire... au contraire ! fit par deux fois Henri de Villiers.

Puis se rapprochant de la marquise et d'Hélène :

—J'ai été vingt fois sur le point de raconter cela, dit-il ; mais j'avais appris indirectement la liaison d'Hélène avec la pauvre miss Talbot. Je craignais de lui causer de la peine.

La marquise l'attira jusqu'à elle ; la curiosité la tenait à la gorge.

—Le nom ! fit-elle tout bas, le vrai nom !

—Demandez, répliqua le vicomte en se dégageant, je viendrai de bonne heure.

—J'abrége désormais les détails, mesdames, continua Georges Leslie, au moins en ce qui regarde miss Talbot. Je sens que vous la jugerez avec sévérité, quoiqu'elle ait été cruellement punie. Tous les coups de femme ne ressemblent pas à celui de Carmen, Miss Talbot croyait avoir perdu son fiancé. Cet Edouard était beau, brillant ; il offrit sa main, on l'accepta.....

—Quoi ! siffla-t-il le cri général.

Les choses en effet, répondit Georges, furent accomplies avec une précipitation bien malheureuse, car le mariage, célébré selon les rites de je ne sais quelle secte dissidente, à cause des résistances de mistress Talbot, fut attaqué comme nul.....

—Par cet Edouard ? demanda la marquise.

Ce fut M. le vicomte de Villiers qui fit un signe de tête affirmatif. Georges reprit :

—Six mois après la célébration des noces, Ellen au désespoir était abandonnée et menacée du dernier malheur, car elle allait être mère.

Voilà tout ce que le comte Albert sut avant d'arriver à Baltimore. Il dit à Towah, quand le récit de l'Indien fut achevé :

—Je donnerais la moitié de mon sang pour la protéger ou la venger... mais je suis aveugle !

—En allant et en revenant, répondit le Pawnee, Towah a cueilli des plantes qui rendront la vue à son maître. En attendant, Towah peut tuer.

Le comte Albert n'est pas de ceux qui se vengent par la main d'autrui.

Après huit jours de marche, les voyageurs atteignirent les sources de l'Arkansas ; le paghebot remontait dès lors jusqu'à Kiew. Rosen et Towah s'embarquèrent, et le soir même Rosen se mit entre les mains de son médecin Towah.

Il ne demanda point quelle était la composition du remède préparé par l'Indien.

Towah avait passé la meilleure partie du jour à faire bouillir des simples.

Avant de présenter le breuvage à son maître, il fit des passes au-dessus du vase et prononça des paroles magiques.

Pendant que Rosen buvait, Towah chanta et dansa.

—Le père de Towah guérissait les aveugles, dit-il ; je fais comme faisait mon père. Pourquoi ce breuvage guérit, Towah l'ignore, et qu'importe ?

Rosen s'étendit sur son lit. Towah lui imposa les mains et Rosen fut pris d'un irrésistible sommeil.

Quand il s'éveilla, l'Indien lui dit :

—Vous avez douze heures à dormir. Ne portez pas la main au bandeau qui couvre votre front ; dans cinquante jours vous verrez la lumière.

La traversée pour descendre l'Arkansas, remonter le Mississipi et l'Ohio, dura plus d'un mois. Chaque soir, Towah pansait le comte et lui mettait sur le visage un bandeau composé de larges feuilles enduites d'onguent.

Le pansement fait, Towah opérât l'imposition des mains et le comte s'endormait.....

La voix de Georges Leslie devint tout à coup sourde et plus brève.

—C'était, dit-il, par une nuit d'août, chaude et pesante ; les maisons de Baltimore étaient muettes ; la ville dormait.

Towah conduisait par la main le comte Albert de Rosen dans les rues désertes.

Les jambes du comte fléchissaient sous le poids de son corps.

Towah s'arrêta devant une maison de modeste apparence dans Long-Island Street et dit :

—C'est là !

—Vois-tu de la lumière aux croisées ? demanda Rosen.

—Je vois de la lumière, répondit Towah ; on ne dort pas. Je vois des ombres qui vont et viennent.

—Alors, frappe !

L'Indien souleva le marteau de la porte.

—Est-ce vous, enfin, monsieur Edouard ? demanda une voix à l'intérieur. Avez-vous entendu la prière de la pauvre jeune dame ?

—Oui, répondit le comte Albert par une inspiration soudaine.

La porte s'ouvrit aussitôt, et la nourrice d'Ellen Talbot, prenant les deux mains de Rosen :

—Monsieur Edouard ! monsieur Edouard ! dit-elle en sanglotant, votre femme vient de mettre au monde un pauvre petit ange, la laisseriez-vous mourir ?

—Margaret, dit le comte, je suis Albert de Rosen, et je veux parler à Ellen.

Margaret recula et se couvrit le visage de ses mains.....

.....

Le Français Edouard vint aussi ce soir-là, non point parce qu'il avait reçu la lettre de sa femme, mais il voulait se conduire en "gentleman" comme ils disent là-bas, même quand il agit d'infamies. Il voulait en finir "convenablement," et offrir quelques arrangements d'intérêt dérisoire.

Ce fut le comte Albert qu'il rencontra au salon.

Ces deux hommes ne se sont trouvés que cette seule fois en face l'un de l'autre.

Le comte Albert, qui était alors aveugle, ne put voir le Français ; le Français ne put voir le comte Albert, dont le visage presque en entier disparaissait sous le masque de son appareil.

Le Français dit :

—La loi est la loi, je ne suis pas lié.

—Vous refusez de rendre justice à votre femme ? demanda Rosen, qui tenait son cœur à deux mains.

—Je refuse, répondit le Français.

Il fit un mouvement pour se retirer.

—Restez, dit le comte ; si vous sortez d'ici sans ma permission, vous êtes un homme mort !

—Un assassinat ! s'écria le Français.

—Un châtement ! prononça Rosen, qui le saisit par le bras.

Une plainte faible passa au travers de la cloison.

Ellen appelait.

—Ecoutez ! dit Rosen ; si vous régularisez loyalement le mariage, je vous donne tout l'or que vous m'avez volé.

Le Français se mit à rire.

—Si vous ne voulez pas, continua Rosen, je vous provoque en duel.

—Vous ! répartit Edouard avec sarcasme ; un aveugle !

—Duel à mort et sans merci, poursuivit Rosen d'une voix lente. Qu'importe le bandeau qui couvre ma vue ? Nous serons en face l'un de l'autre, ma main sur votre épaule, votre main sur la mienne.....

—Et la justice s'emparera du vainqueur ! fit Edouard railleur tout joyeux.

—J'ai prévu cela, répliqua Rosen, je sais guider ma plume sans le secours de mes yeux. Nous rédigerons chacun un acte ainsi conçu : "Je meurs volontairement et de ma propre main." Je vous donnerai ma signature, vous me donnerez la vôtre. Celui qui survivra déposera l'écrit auprès du cadavre.

Le Français voulut rejeter bien loin cette proposition ; mais Rosen lui dit :

—Towah est là ; il est armé ; vous n'avez pas le choix.

—Soit ! s'écria enfin le Français ; nous nous battons dans une heure. J'ai un devoir à remplir, je reviendrai avec mes armes.

—Signez d'abord, fit Rosen.



JOURNAL DE WATERLOO

FONDE EN 1882 JOURNAL DE GRANBY

Journal hebdomadaire, paraissant le Jeudi de chaque semaine.

Imprimés et publiés à Waterloo, Que., dans la bâtisse du "Journal", coin des rues Young et Foster.

J. A. CHAGNON, Propriétaire.

ABONNEMENTS: Canada et Etats-Unis, 1 an, \$1.00

Une réduction de 20 pour cent sera faite à ceux qui paieront d'avance.

Tout abonnement est pour 6 mois au moins.

On ne pourra discontinuer l'abonnement sans avoir payé tous les arrérages.

ANNONCES: Première insertion, 10 cents la ligne

Toutes réclames seront payées 5 cents la ligne.

Toute annonce transitoire devra être payée d'avance.

On traitera de gré à gré pour les annonces à long terme.

Toutes impressions de lettres, brochures, circulaires, cartes, lettres, factures, etc., exécutées dans les meilleurs délais et à des prix modérés.

Aussi: Blancs de toute sorte pour hommes de professions, commerçants et secrétaires.

Toutes communications doivent être adressées à J. A. CHAGNON, Waterloo, P. Q.

JOURNAL DE WATERLOO

Jeudi, 26 Mai 1906.

Un grand pique-nique politique aura lieu à Magog, le 15 juin prochain.

Nos félicitations au Colonisateur Canadien qui vient d'entrer dans sa douzième année d'existence.

M. Stenson, M. P., pour Richmond et Wolfe, a été nommé membre du conseil de l'Instruction Publique.

Serions-nous menacés de la guerre? Ce qui est certain c'est que l'autorité impériale est à fortifier considérablement les défenses de Halifax, qui seront bientôt de première classe.

Le nouveau bill de franchise électorale, proposé par l'honorable M. Fitzpatrick, a été voté en troisième lecture après une assez longue discussion.

D'après ce bill, les élections fédérales se feront désormais sur les mêmes listes que celles qui servent pour les élections provinciales.

On ne sait pas encore qui remplacera le général Gascoigne au poste de commandant des forces impériales au Canada.

Pourquoi un Canadien ne serait-il pas choisi pour remplir cette importante et difficile fonction?

Des nouvelles reçues hier matin d'Atlantic City nous apprennent que la santé de sir Adolphe Chapleau s'est considérablement améliorée depuis quelques jours.

Sir Adolphe se rendra à New-York la semaine prochaine, et il sera de retour à Montréal vers la fin du mois.

La succursale de la Banque Nationale à St-François de Beauce vient de transmettre à la Banque Nationale à Québec, cinq livres d'or représentant à peu près \$1100.

Cet or a été changé par la compagnie "The Gilbert Beauce Gold Mining Co.", formée par des citoyens de St-François de Beauce et poursuivant ses travaux sur la rivière Gilbert, un des tributaires de la rivière Chaudière.

Quand M. Fielding a soumis ses estimés pour 1897-98, nous avons prévenu le public qu'il fallait s'attendre à un budget supplémentaire.

Ces estimés viennent d'être déposés; ils s'élèvent à \$1,460,954, ce qui porte la dépense totale pour l'année courante, à \$47,441,077.

C'est une augmentation de \$2,610,050 sur les dépenses de l'année dernière.

Pourquoi M. Laurier et

tous ses partisans avaient crié contre l'extravagance des dépenses faites par les conservateurs et avaient promis de réduire ces dépenses d'au moins deux, trois, quatre et même sept millions de piastres par année!

On croyait que la session pourrait se terminer la semaine prochaine, mais voici un point noir qui se lève à l'horizon. M. Mann et Mackenzie, ayant appris que les libéraux en caucus à Ottawa, avait abandonné le projet d'une ligne toute américaine pour le Yukon, ont présenté au gouvernement un compte de \$390,000 pour paiement et dédommagement des dépenses encourues dans la construction de la ligne Stickine Teslin.

En face de cette réclamation le gouvernement pourrait bien changer d'idée, et alors la discussion qu'amènerait nécessairement un nouveau projet, pourrait bien faire prolonger la session jusqu'au mois de juillet.

Il paraît que si le comté de Bagot n'a pas encore de représentant, c'est de la faute de l'opposition. C'est ce que prétendent les organes ministériels.

La mort de M. Dupont, créant une vacance dans la représentation de Bagot, est arrivée le 14 mars, disent-ils, et l'opposition n'en a informé le gouvernement que le 20 avril, alors que ça ne valait plus guère la peine d'être un député pour la session qui allait finir.

Voyez donc! si l'opposition avait gardé le silence on aurait pu se rendre aux prochaines élections générales avant que le gouvernement Laurier ne se fût aperçu que le siège de Bagot était vacant.

Ce que c'est que d'avoir des gouvernants bien renseignés!

Le ministre de l'Agriculture l'Hon. M. Fisher, a l'intention d'établir des stations agricoles dans chaque comté, ou du moins dans chaque district du Canada. Le but de ces stations, qui seront des fermes modèles dont les produits devront couvrir les dépenses et devant servir de modèles, est de prétendre le gouvernement, sera d'apprendre aux cultivateurs de la région environnante qui ont à cœur de progresser et de faire de la culture payante, comment s'y prendre pour faire produire à leurs fermes le plus possible.

Nous croyons que de semblables stations seraient d'un grand avantage pour l'Instruction des cultivateurs qui pourraient, en toute saison, aller faire une visite à ces fermes et voir comment il faut s'y prendre pour faire produire à la terre tout ce dont elle est capable de produire.

Il est bien certain qu'il y a encore un grand nombre de cultivateurs, qui se plaignent que l'agriculture ne paye pas, et qui cependant parleraient autrement s'ils cultivaient d'après la meilleure méthode connue.

Bien entendu, de telles stations ne produiraient du bien dans nos campagnes qu'à la condition qu'elles soient administrées économiquement, qu'on n'y fasse pas de politique, et que le mode de culture qui y sera suivi ne soit pas tellement dispendieux que les riches seuls puissent le suivre.

Il ne faut pas oublier que les cultivateurs ne sont pas à même les fonds du gouvernement.

Lord Aberdeen, gouverneur général du Canada, a demandé et obtenu son rappel avant la fin de son terme d'office.

Il partira probablement au mois de septembre. On ne sait encore qui sera son successeur.

A propos de Lord Aberdeen, certains organes ministériels prétendent toujours que sir Charles Tupper lui en veut parce qu'il aurait refusé de confirmer diverses nominations d'officiers publics faites par le gouvernement conservateur après les élections de 1896.

En admettant que sir Charles aurait cru avoir été maltraité par le gouverneur général à ce propos, il y a longtemps qu'il doit être convaincu que ces nominations auraient tout à fait été inutiles, le gouvernement Laurier ayant fait un balayage à peu près complet des officiers publics ayant, de près ou de loin, appartenu au parti conservateur.

La question des écoles de Manitoba a soulevé une discussion vive au Sénat et à la chambre des Communes il y a quelques jours. Au Sénat, c'est l'hon. M. Landry qui a pris l'initiative en posant une série de questions au

gouvernement, questions auxquelles celui-ci a répondu par l'hon. M. Mills a refusé de répondre ou a répondu d'une manière évasive.

Aux Communes M. Bergeron traita le même sujet, mais là les questions étaient plus directes puisqu'elles étaient posées à sir Wilfrid Laurier lui-même. Il s'agissait de lui demander compte des promesses que le parti au pouvoir a faites au sujet de cette question des écoles, promesses qu'il est loin d'avoir tenu.

Le chef du gouvernement, qui voudrait bien faire croire que la question des écoles est définitivement réglée, mais qui est bien trop intelligent pour croire que c'est vrai, a paru fort ennuyé du discours de M. Bergeron, et il y a répondu en termes amers. Malheureusement M. Clarke Wallace a cru devoir prendre la parole sur cette question, et sous le prétexte de tomber M. Laurier, il a fait du fanatisme religieux, ce qui est souverainement regrettable.

Mort de Gladstone

L'Angleterre vient de voir mourir son plus grand homme d'Etat dans la personne de Sir William Ewart Gladstone, 89e année.

Cet homme était admirablement bien doué sous le rapport du génie, de l'éloquence et de l'intelligence des affaires. Pendant plus d'un demi-siècle il a été mêlé, identifié nous pourrions dire, à toutes les grandes questions qui se sont agitées en Angleterre et sa réputation n'a fait que grandir avec le nombre de ses années.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque. Sa santé n'était pas brillante, mais il avait surmonté de nombreuses infirmités.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

Il est mort à l'âge de 89 ans, ce qui est un grand âge pour un homme de son époque.

usqu'à 30 juin suivant inclusivement, tous des journaux seront transportés au taux d'un quart de centime, et, après cette date, au taux d'un demi-centime par chaque livre ou fraction de livre, qui sera payé par timbre ou autrement, suivant les instructions du maître général des postes.

Cependant les journaux hebdomadaires seront transportés sans frais, dans un rayon de 25 milles du lieu de publication. Le bill pourvu à la décentralisation du bureau des lettres mortes et à l'établissement de succursales à Victoria, à Winnipeg et à Halifax où les lettres mortes pourront être envoyées aussi bien qu'à Ottawa.

Il expie son crime

Tom Nulty, l'affreux fratrierde de Rawdon, a été pendu, vendredi, dans la cour de la prison de Joliette. La justice humaine est maintenant satisfaite.

Jusqu'aux derniers jours qui ont précédé celui de son exécution, des efforts ont été faits pour obtenir une commutation de sa sentence; mais toutes ces démarches ont été inutiles, et la justice a dû avoir son cours.

Le père Nulty a tout fait pour que son fils ne montât point sur l'échafaud, parce qu'il lui semblait qu'il ne pourrait supporter un tel malheur. Mais le sang des quatre malheureux victimes de Tom (et des victimes étaient ses trois sœurs et son frère) criait vengeance au ciel, et pour apaiser ces cris il fallait sa mort sur un gibet.

Il valait mieux sans doute qu'il mourût, et pour la société et pour lui-même. D'une nature demi-sauvage, s'il eût vu commuer sa sentence, quand même ça aurait été un emprisonnement perpétuel, il se serait repris à espérer reconquerir un jour sa liberté.

Ses passions, auxquelles il ne savait pas mettre un frein, auraient pu relayer la tête; sa conscience, déjà bien endormie, aurait pu devenir complètement inerte et alors, n'écouter que le tempérament fougueux, il se serait révolté contre les entraves qui l'auraient retenu captif et il aurait été capable de commettre un jour quel crime pour les briser.

Mais quand Tom Nulty a vu que sa sentence de mort portée contre lui serait mise à exécution, qu'il n'y avait plus pour lui d'espoir de vivre, il s'est mis à la voix de la religion qui lui parlait par la bouche d'un député, l'abbé L. Clairoux, et par les prières de saintes religieuses, et il comprit qu'il y avait une autre vie, meilleure que celle d'ici-bas, pour celui qui veut ouvrir son cœur au repentir lorsqu'il a commis des fautes.

Il s'humilia devant Dieu, demanda pardon pour ses fautes et accepta sa mort de la main du bourreau comme un juste châtiment de son crime.

Après s'être laissé lier comme un enfant docile, il a gravé avec fermeté, mais sans ostentation, les degrés qui conduisaient à la trappe fatale sur laquelle il s'est placé sans proférer une parole comme il l'avait promis à son confesseur.

Celui-ci était à ses côtés lui montrant le crucifix et deux religieuses se tenaient un peu en arrière et priaient. Le bourreau fit son office, le corps du meurtrier se balançait bientôt au bout de la corde, mais il y a eu une espérance que son âme, lavée par le repentir, obtint de Dieu miséricorde et pardon.

Tom Nulty n'a rien dit sur l'échafaud; cependant il n'a pas voulu mourir sans faire l'aveu de ses crimes. A part une très belle lettre écrite à ses infortunés parents pour leur demander pardon et leur faire ses adieux, il a fait la confession suivante:

Avant de mourir, je tiens à déclarer publiquement que je suis coupable du crime pour lequel j'ai été condamné; j'en demande pardon de tout cœur au Dieu infiniment miséricordieux qui, je l'espère, sera touché de mon repentir et aura pitié de moi.

J'en demande pardon à ma famille que j'ai plongée dans le deuil et l'affliction. J'en demande aussi pardon à la société que j'ai grandement scandalisée.

Je désire aussi donner le mobile de mon crime afin de calmer tout à fait la conscience de ceux qui ont eu le pénible devoir de me condamner. Je voulais absolument me marier, et, afin d'avoir de la place dans la maison de mon père pour ma femme et moi, je n'ai pas reculé devant le meurtre de quatre innocentes victimes que j'ai mariées, et je les ai sacrifiées à ma passion.

Reconnaissez, Seigneur, dans un même séjour de lumière, d'adoration et de paix, ceux qui, nichés, auraient dû avoir un cœur et une âme.

J'ai pu, plus d'une fois à cet acte monstrueux, ayant de l'accomplir, toutefois, je déclare que personne

ne m'a conseillé, soit directement, soit indirectement de faire ce que j'ai fait. J'accepte maintenant la mort comme une peine méritée et comme une expiation. Je remercie tous ceux qui se sont montrés si bons pour moi, ceux qui m'ont instruits de mes devoirs, qui m'ont visité (en particulier Sa Grandeur Mgr Bruchesi), consolé, fortifié dans mes derniers moments, et je leur demande de prier encore pour le pauvre pécheur qui va bientôt paraître devant son Juge.

Encore une fois, à tous pardon, merci, ayez pitié. Jeunes gens, que mon triste sort vous soit un avertissement. Voyez ou même le vice. Je prie le Rvd. M. I. Clairoux, mon directeur spirituel, de publier cette confession, après ma mort. Puisse cette confession que je fais bien librement, mais aussi humblement, mériter de Dieu, de ma famille et de la société le pardon que je sollicite.

Prison de Joliette, 20 mai au matin 1898. (Signé) TOM NULTY.

Témoins: A. M. RIVARD, shérif, J. TURCOTTE, géolier, J. H. TURCOTTE, ass. géolier, I. CLAIRoux, ptre.

BUREAU CENTRAL DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES

Le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique vient de décider que le nouveau bureau central des examinateurs catholiques devra faire subir l'examen dans chacune des localités suivantes de la province de Québec: Montréal, Québec, Trois-Rivières, St-Hyacinthe, Sherbrooke, Nicolet, Rimouski, Chicoutimi, Valleyfield, Hull, Basse St-Paul, Carleton, Newville, Fraserville, Montebello, Danville, Percé, Pointe aux Esquimaux, Portage du Fort, Roberval, Ste-Anne des Monts, St-Ferdinand d'Halifax, St-Jovite, Ste-Marie (Beauce), Tadoussac, Farnham et Hâve aux Maisons.

Le premier examen que le bureau central fera subir commencera le 5 juillet prochain, et il se fera simultanément dans chacune des localités précédentes. Cet examen durera de deux à quatre jours, selon le degré du diplôme que l'on désira obtenir.

Les candidats devront répondre par écrit aux questions qui leur seront posées sur les divers matières du programme de l'examen qui reste le même que par le passé. Ces questions, qui seront préparées et imprimées d'avance par le bureau central, seront envoyées, sous enveloppes cachetées, aux examinateurs-délégués chargés de surveiller l'examen aux endroits cités plus haut. Ces enveloppes ne seront ouvertes qu'en présence des aspirants au jour et à l'heure fixés pour l'examen de chaque matière, et il est facile de comprendre que par ce moyen tous subiront un même temps le même examen, contrairement à ce qui se faisait sous l'ancien système où chaque bureau local faisait subir l'examen comme il l'entendait.

Il n'y avait ainsi ni uniformité, ni égalité dans la valeur de l'examen. Toutes les personnes qui veulent se présenter cette année devant le bureau central afin d'obtenir un brevet de capacité pour l'enseignement doivent en informer le secrétaire du bureau, M. J. N. Miller, au département de l'Instruction publique à Québec, et ce avant le 5 juin prochain, et lui envoyer en même temps leur extrait baptismal et un certificat de leur curé et la somme fixée comme droit d'examen qui est de \$3.00 pour le diplôme élémentaire, de \$4.00 pour le diplôme modèle et de \$5.00 pour le diplôme académique. Les demandes envoyées après le 5 juin seront refusées; il est donc très important que les aspirants aux diplômes se mettent en règle sous ce rapport le plus tôt possible.

Communiqué.

LE PAIN

En lisant notre entrefilet de la semaine dernière sur le prix du pain, certaines gens ont pu se dire qu'il en coûtait cher pour vivre à Waterloo. En effet il y est dit qu'ici nous payons 30 cents pour le pain de 6 livres. Nous regrettons beaucoup qu'une telle erreur se soit glissée dans les colonnes du JOURNAL; nous croyons, cependant, que tous ou presque tous auront compris que le typographe avait tout simplement mis le chiffre 3 au lieu du chiffre 2.

En effet, quoique nos boursiers soient bien revenus de la bonne habitude qu'ils avaient prise il y a quelques années de nous vendre le pain 10 et 12 cents, nous devons à la justice de dire que ce sont des citoyens consciencieux, et que 20 cents (non pas 30) est le plus haut prix qu'ils aient jusqu'ici demandé aux habitants de cette ville pour leur pain.

Les premiers symptômes de la dyspepsie, tels que brûlement d'estomac et maux de tête fréquents, devraient pas être négligés. Prenez Hood's Sarsaparilla si vous voulez être guéris.

Hood's Pills guérissent les maladies du foie, bile, jaunisse, indigestion, migraine, etc.

LA GUERRE

Comme le télégraphe ne nous apporte que des nouvelles contradictoires sur le mouvement des belligérants, nous attendrons une autre semaine afin de tâcher de donner quelque chose de plus certain à nos lecteurs. Les deux flottes américaines, celle commandée par Sampson et l'autre par Schley, sont à la recherche de la flotte espagnole commandée par Cervera. Les américains, qui ont des flottes formidables, se proposent d'ancrer l'escadre espagnole qu'ils supposent être prisonnière dans la rade de Santiago de Cuba.

ERRATUM

Nous avons donné le nom de Mme Dr J. B. Chagnon, qui a péri si lamentablement lors de l'incendie de la métairie St-Joseph, à St-Hyacinthe, comme étant Emma Gignault; c'est Marie-Anne Gignault qu'il fallait dire. La défunte était la sœur de M. G. A. Gignault, ancien député de Rouville et maintenant assistant-commissaire de l'Agriculture à Québec, et la tante de l'éditeur du JOURNAL.

ECHOS DE PARTOUT

BEDFORD - Notre localité compte une société de plus. Nous venons d'ouvrir une Cour de Forestiers Catholiques qui sera connue sous le nom de Cour St-Damien, No. 836. L'élection des officiers a eu lieu dimanche, le 22 courant, et a donné le résultat suivant: Chapelain, Rév. J. B. Tétrault; Chef-Ranger, M. E. T. Girard; Vice-Chef-Ranger, J. Ernest Paë; Ex-Chief-Ranger, Arthur Robidou; Sec.-Ar. D. D. Girard; Sec.-Financier, W. Blanchard; Trésorier, L. Plouffe; Médecin, Dr J. P. Boisseau; Gardes, J. E. Duval et H. E. Moreau; Sentinelle extérieure, Jos. Poirier; Sentinelle intérieure, Sam. J. Moreau; Syndics, messieurs Léandre Gosselin, Théophile Baron et J. A. Fortin. L'installation des officiers aura lieu dans une quinzaine de jours et sera publique.

FARNHAM - M. Adège Courtemanche, de l'Ange Gardien, a été victime d'un accident qui lui a coûté la vie. Se trouvant à la volée, il voulut prendre les chars pendant que ceux-ci étaient en mouvement. La conséquence fatale a été qu'il tomba sur la voie ferrée et s'assomma dans sa chute.

SHERBROOKE - Le nouveau pont en fer, sur le Saint-François, sera terminée au commencement de juin.

Georges Daigneault, de Magog, condamné, la semaine dernière, à subir son procès au prochain terme de la Cour Grimolet, sur une accusation d'homicide a été libéré, par l'hon. juge White, sur un cautionnement de \$2,000.

On annonce que M. l'abbé McCauley, curé de Coaticook, aurait l'intention de se retirer du ministère et de prendre sa retraite.

M. G. Vekoman, ancien collaborateur au Pionnier, est rendu à Woodstock, R. I., où il a pris charge de la Tribune.

ST-HYACINTHE - De grandes courses auront lieu ici, au rond Lafrance les 14, 15 et 16 juin prochain.

L'incendie de la métairie St-Joseph a fait 11 victimes. Les blessés sont au nombre de 8.

Dimanche soir, à l'hôtel de ville il a été passé des résolutions en vue de venir en aide aux Sœurs de l'Hôtel-Dieu pour leur faciliter le moyen de reconstruire la métairie. La moitié des revenus de la Kermesse que les Dames de charité doivent tenir au profit des Sœurs, M. Dominicains sera donnée aux Sœurs. Le conseil de ville votera aussi un secours en argent, et le gouvernement provincial sera appelé à faire de même.

Notre club a été vainqueur dans l'intéressante partie de baseball qu'il a jouée ici, dimanche, contre le National de Montréal.

VALEUR INAPPRETIABLE

Le soulagement produit par le BAUME RHUMAL vaut mille fois plus que le prix qu'il coûte.

Le scrofule enlevé et toutes autres maladies semblables guéries par la Hood's Sarsaparilla qui par ses effets vivifiants fait le sang pur.

En affaires, arrive lorsqu'entière satisfaction est donnée au public. C'est pourquoi la Nerviline se vend si rapidement. Le mal de dent est guéri comme par enchantement. La douleur, interne ou externe, trouve un prompt antidote dans la Nerviline. Essayez-la.

LE SUCCES

En affaires, arrive lorsqu'entière satisfaction est donnée au public. C'est pourquoi la Nerviline se vend si rapidement. Le mal de dent est guéri comme par enchantement. La douleur, interne ou externe, trouve un prompt antidote dans la Nerviline. Essayez-la.

DEMANDE votre nom et votre adresse afin que nous vous envoyions gratis notre "Le Guide des Inventeurs" Marston & Martin, Experts en Patentes, 166 St. Jacques, Montréal.

Advertisement for MENTHOL D&L PLASTER with text: Nous garantissons que ces Plâtres allégeront la douleur plus vite que tout autre emplâtre. Mis en boîtes de 25 cents ou en rouleaux d'un demi-verge de long, au prix de \$1. Dans les rouleaux on peut couper toutes les dimensions.

Advertisement for Hood's Pills with text: Les premiers symptômes de la dyspepsie, tels que brûlement d'estomac et maux de tête fréquents, devraient pas être négligés. Prenez Hood's Sarsaparilla si vous voulez être guéris.

Avez-vous attrapé un mauvais rhume?

Toussez-vous?

Etes-vous enrôlé?

Si vous dites oui

Achetez une bouteille de

SIROP DE GOMMES

C'est le meilleur remède connu

Bouteille grande 3 ons pour 25 cents à la

Pharmacie Du Berger,

WATERLOO, P. Q.

GRANDE VENTE

IA BON MARCHÉ!

COMMENCANT LE 30 OCT.

Se continuera jusqu'à ce que

Tout le stock soit vendu.

Chapeaux de feutre à 25c, 30c et 15c

Aussi : Gilets d'hiver, Colonnets et man-

teaux d'enfants à moitié prix.

Garnitures de Robes des dernières patrons

à 25c dans la pièce.

Chapeaux garnis, depuis \$1 en montant

à l'ancienne place de

L. MCGAUVYAN & CIE,

Vis-à-vis le Marché,

WATERLOO, P. Q.

O. N. PARE,

Encanteur licencié pour tout le

District de Bedford.

GRANBY, P. Q.

Sera toujours prêt, en aucun temps, à

aller encanter, dans n'importe quelle partie

du district. Grande expérience.

Granby, 17 juillet

ONESIME JOYAL,

Hôtelier, Notre-Dame de Bonsecours

(Stukely-Nord) P. Q.

M. Joyal, qui tient cet hôtel, a résolu

de ne rien négliger pour donner satisfac-

tion à ceux qui s'arrêtent chez lui.

Les voyageurs peuvent être certains d'y

trouver toujours bien traités à n'importe quel

heure qu'ils se présentent

HOTEL DU CANADA

EN FACE DE LA GARE

A. E. I. BEAULNE, Prop

WATERLOO, P. Q.

Ce vaste et magnifique hôtel, dans

une situation splendide, est au centre de

affaires, est le rendez-vous du public

voyageur. On y trouve tout le confort

désirable. L'établissement renferme les

milleurs salles pour réceptions qu'on

puisse trouver.

REPAS A TOUTE HEURE.

Bonnes Chaises, Tables Bien Servies

Encouragements Liégeois.

CIGARES DE CHOIX.

Une voiture de l'hôtel se rend à la

gare pour l'arrivée et le départ de cha-

que train.

ANTONIO CHAGNON

MARCHAND DE

Tabac, Pipes, Cigares,

WATERLOO.

J'ai le plus bel assortiment de pipes

de la région, et mes prix sont plus bas

que ceux de Montréal.

Cigares et cigarettes de première qualité.

Tabac à fumer, en paquet, des meilleu-

res marques.

Sacs à tabac, porte-cigares, porte-ci-

gares, etc., etc.

ANTONIO CHAGNON.

Bâtière du "Journal," Waterloo.

ALLEZ CHEZ

W. M. FESSENDEN

POUR LES

INSTRUMENTS DE SUCRERIES

DE TOUTES SORTES.

Chaudières, Bassins, Bouteilles et Cha-

meaux pour l'eau d'évaporation, Con-

vertisseurs pour chaudières et Evaporateurs—les

meilleures articles aux plus bas prix possi-

bles.

J'ai, tout prêts, les meilleurs con-

vertisseurs à vapeur pour n'importe

quelle chaudière.

ANTONIO CHAGNON

MARCHAND DE

Tabac, Pipes, Cigares,

WATERLOO.

J'ai le plus bel assortiment de pipes

de la région, et mes prix sont plus bas

que ceux de Montréal.

Cigares et cigarettes de première qualité.

Tabac à fumer, en paquet, des meilleu-

res marques.

Sacs à tabac, porte-cigares, porte-ci-

gares, etc., etc.

ANTONIO CHAGNON.

Bâtière du "Journal," Waterloo.

ALLEZ CHEZ

W. M. FESSENDEN

POUR LES

INSTRUMENTS DE SUCRERIES

DE TOUTES SORTES.

Chaudières, Bassins, Bouteilles et Cha-

meaux pour l'eau d'évaporation, Con-

vertisseurs pour chaudières et Evaporateurs—les

meilleures articles aux plus bas prix possi-

bles.

J'ai, tout prêts, les meilleurs con-

vertisseurs à vapeur pour n'importe

quelle chaudière.

PENDANT PLUS DE CINQUANTE ANS

Le SIROP CALMANT de Mme Winslow a été employé par des millions de mères pour la dentition de leurs enfants. Si la nuit vous êtes dérangés et tirés de votre sommeil par les cris d'un enfant qui souffre à cause de sa dentition, envoyez de suite chercher une bouteille de "Sirop Calmant de Mme Winslow" pour la dentition des enfants. Il soulagera à l'instant le pauvre petit être qui souffre. Comptez sur lui, mères, il ne vous trompera pas. Il guérit la diarrhée, règle l'estomac et les intestins, guérit les coliques ventueuses, adoucit les gencives et chasse l'inflammation, et donne du ton et de l'énergie à tout le système. "Le Sirop Calmant de Mme Winslow pour la dentition" est agréable au goût, et est prescrit par l'une des sages-femmes et des nourrices les plus capables des Etats-Unis. Prix, vingt-cinq cents la bouteille. Vendu par les droguistes dans tout le monde. Ayez soin de demander le "Sirop Calmant de Mme Winslow." (Law)

MATIN DE MAI

C'est un matin délicieux ;
Déjà, dans l'alcôve des cieux ;
Phébus entrouvre ses beaux yeux
Sous ses paupières.
Les oiseaux s'éveillent gaiement,
Et bientôt leur concert charmant
Trouble jusqu'au recueillement
Des cimetières.
L'horizon clair s'est animé ;
Sur l'aile des brises de mai
Passe un grand souffle parfumé
Qui vous enivre.
Ici même, en ce champ de mort,
Le printemps reste le plus fort,
Et l'on se dit avec transport :
"Qu'il fait bon vivre !"
Sur les bras étendus des croix,
Des pinsons se posent parfois
Pour entonner à pleine voix
Leurs chansonnettes !
Les saules pleureurs ont des nids ;
Entre les arbres rajeunis,
Les petits coins se sont garnis
De pâquerettes.
Parmi les roses et les lis,
Les tombeaux sont ensevelis.
Comme vêtus de blancs surplis.
Qu'un vent soulève.
Des vierges, le sommeil glacé
Est ainsi doucement bercé
Heureuses ! Dieu leur a laissé
Leur plus beau rêve !
Partout des rayons et des fleurs !
Les printemps, divins enjôleurs,
Semblent vouloir chasser les pleurs
Pendant leur règne...
Hélas ! il arrive toujours,
Que la mort frappe au alentours,
Faisant le vide en nos amours,
Et le cœur saigne !
Mais le temps ce grand médecin,
Nous apaise comme à dessein,
Et la fleur qui germe en son sein
Seche nos larmes.
Tout renaît. Le soleil est doux,
Le cœur retire ses verrous,
L'existence reprend pour nous
Son prix, ses charmes !
O vous, pauvre mortis bien-aimés,
A l'ombre du lincoln, dormez !
Le sol qui vous tient enfermés
Perce vos songes !
Dormez sans regrets superflus !
Vous êtes vraiment les élus !
Dormez, vous qui ne voyez plus
Tous nos mensonges !
JEANNE LONGFIER.

AGRICULTURE

DES TRESORS A NOS PORTES

Un labourneur au moment de mourir disait à ses enfants : "Ne vendez jamais votre héritage, parce qu'il y a dans notre champ un trésor caché ; je ne sais pas exactement l'endroit où il est, mais creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place où la main ne passe et ne repasse."
Ses enfants suivirent le sage conseil de leur père ; le champ bien remué rapporta le double et fit ainsi rentrer les écus à la maison.
Le trésor était là, dans le travail ; c'est pour quoi on dit, en citant les vers du fabuliste :
Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.
Dans tous les champs, il y a un trésor caché, un trésor qui vaut beaucoup plus que ceux du Klondyke, parce qu'il est à notre portée.
Le grand malheur de nos jours est que l'on ne voudrait plus travailler ; on voudrait des fortunes toutes faites, afin de jouir de la vie, et si l'on brave, pour les avoir, fatigues et dangers, ce n'est plus pour se soumettre à la loi de Dieu, qui impose le travail à l'homme comme une peine et un châtiement ; l'unique but qu'on se propose est de satisfaire l'ambition et l'avarice. Être riche pour ne plus travailler, voilà le but poursuivi.
Autrefois, quand un jeune homme arrivait à l'âge de s'établir, il cherchait à se placer sur une terre pour devenir un bon fermier, un bon habitant comme on disait. Il ne redoutait pas le travail humide et rude de la vie des champs.
Contant de marcher dans la voie de ses ancêtres qui en défrichant le sol avaient nourri la patrie et fortifié la nation canadienne, tout le bonheur qu'il rêvait était d'être à la tête d'une famille et de lui procurer une honnête aisance.
Aujourd'hui, ce n'est plus cela qu'on ambitionne ; il faut trouver un moyen de s'enrichir sans manier les instruments aratoires. Ce qui suffisait au bonheur de nos aïeux ennue la génération actuelle. Les amusements au sein de la famille, à la campagne paraissent fades ; on va en chercher au sein des villes, dans le bruit et la tumulte, et si une rumeur circule qu'on trouve au bout du monde quelques parcelles d'or enfouies dans la terre et les rochers, on se

AGRICULTURE

DES TRESORS A NOS PORTES

rus de ce côté avec une ardeur qui tient du délire.
Quel bien vont procurer à leur patrie ces foules qui partent pour le Klondyke ? Aucun ! Ceci peut paraître étrange à première vue ; cependant la vérité est que le pays, en réalité, ne retirera aucun bénéfice des travaux que vont s'imposer les nôtres pour aller chercher des trésors au Yukon. Il serait fort curieux de faire un calcul sur le résultat incertain de cette entreprise.
Prenez seulement mille hommes quittant le pays et estimez à mille piastres les dépenses du voyage ; vous arrivez du coup à un million de piastres. Qui sont ceux qui vont bénéficier de ce million dépensé ? Les lignes de chemin de fer, les vaisseaux à vapeur et les marchands qui fournissent l'équipement des voyageurs, c'est-à-dire une classe d'hommes qui ne contribue en rien à nourrir le peuple, et chez qui s'engouffrent les richesses d'une nation.
Les fortunes de ces sociétés ne reviennent en circulation que par l'entremise du cultivateur, qui seul peut fournir les aliments nécessaires à la vie. Le cultivateur est donc comme la pompe aspirante qui fait remonter l'eau tombée dans le puits. Par le cultivateur, l'argent revient en circulation et le commerce marche dans le pays. C'est donc en définitive sur la terre du colon que se trouve la plus précieuse et la plus utile de toutes les mines puisque c'est le cultivateur qui tire du coffre des millions d'argent qui s'y trouve enferrmé.
Si, au lieu d'aller dépenser des millions sur le chemin du Yukon, nous nous cherchons d'or avaient dépensé cet argent pour mettre en valeur les terres fertiles que nous possédons, est-ce que le Canada n'y aurait pas plus gagné ?
Le dommage que va subir tout le pays par cet exode de ses plus robustes enfants est incalculable et longtemps nous en ressentirons le contre-coup. La majeure partie de ceux qui nous quittent ne reviendront jamais ; en tout cas, s'ils reviennent, ce ne sera qu'après des années ; et, soit qu'ils aient fait fortune ou non, ils ne seront plus guère utiles au pays. Ruimés par les fatigues, ils seront impropres au travail. S'ils ont eu la chance d'amasser quelques piastres, ils s'enfermeront chez eux pour en jouir. — S'ils n'ont rien amassé, ils seront à charge à la société.
Quand l'engouement battait son plein à Montréal pour le Brésil, nous avons crié à nos compatriotes : "Restez donc au pays, n'allez donc pas courir à des milliers de lieues pour vous établir, lorsque avec de la bonne volonté vous pouvez trouver ici de meilleures chances." On sait comment s'est terminée l'équipée du Brésil. Nos canadiens sont revenus du pays de l'Amazonie brûlés et à moitié morts de misère. L'affaire du Klondyke finira de même ; seulement, au lieu de revenir brûlés de là-bas, ils reviendront gelés. Les extrêmes se touchent : Nous serons guéris de nos courses irréflectées par le feu et la glace. Alors nous nous établirons dans la zone tempérée, mais après avoir perdu bien du temps.
Pendant que les populations d'Europe et d'Amérique sont affolées par le mot Klondyke allez donc, chers canadiens, vous tailler des fermes sur les terres que la province a encore en quantité.
L'abbé G. DEGAS, Ptre.

AGRICULTURE

DES TRESORS A NOS PORTES

C'EST LA VIE DE CHACUN
Le BAUME RHUMAL est le remède populaire pour guérir la toux, le rhume, la coqueluche, la grippe et les affections pulmonaires. 25c. partout

CANONS DE 13 POUCES

DES ENGINES DE DESTRUCTION EPOUVANTABLES

La flotte américaine possède douze canons dont la gueule a treize pouces de diamètre. Ces canons sont à bord de l'Indiana, du Massachusetts et de l'Oregon, qui en ont 3 chacun. Ce sont les plus gros canons montés jusqu'ici sur des vaisseaux de guerre. Ces énormes engins de destruction se meuvent si facilement et causent des dégâts si épouvantables que les Etats-Unis leur devront une grosse part de leur succès dans leur lutte avec l'Espagne.
Ces canons mesurent 40 pieds de long, pèsent 61 tonnes et coûtent \$50,000. On ne peut en fabriquer un en moins d'un an.
La charge est de 350 livres de poudre pour chaque coup qu'on peut tirer de cinq en cinq minutes.
Ce canon lance un obus conique en acier de la pesanteur de 1100 livres à une distance de douze miles.
A 1500 verges, un de ces projectiles pénètre une bande d'acier solide de 23 pouces. S'imagine-t-on les ravages qu'un canon de cette puissance peut faire ? La portée du canon est de douze miles, mais il est de dire, croyons-nous, que le tir n'en peut être effectué à pareille distance. A deux, trois ou quatre miles de distance, le tir peut être dirigé avec assez de précision.
Le fonctionnement de ces terribles armes s'opère par pression hydraulique ; il n'est pas plus difficile de charger ce canon, de le pointer et de le tirer que de manier un revolver de poche.
Un canon de ce genre lance deux sortes de projectiles, la bombe qui éclate et le projectile qui transperce ; la première éclate au contact, l'autre, en acier forgé et dure à la

LE MARIAGE

Une jolie définition du mariage sous forme d'apologue :
Il existe un grand jardin. Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer. Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir. Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin c'est le mariage. Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates bandes, sans le moindre souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent ; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse et on s'y injurie, on s'y bat, on s'y tue !
Cet apologue nous rappelle une autre définition moins orientale, mais plus naturaliste : Qu'est-ce que l'amour ? Un œuf frais. Et le mariage ? Un œuf dur. Et le divorce ? Un œuf brouillé.
Quelle omelette !

LE MARIAGE

Une jolie définition du mariage sous forme d'apologue :
Il existe un grand jardin. Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer. Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir. Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin c'est le mariage. Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates bandes, sans le moindre souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent ; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse et on s'y injurie, on s'y bat, on s'y tue !
Cet apologue nous rappelle une autre définition moins orientale, mais plus naturaliste : Qu'est-ce que l'amour ? Un œuf frais. Et le mariage ? Un œuf dur. Et le divorce ? Un œuf brouillé.
Quelle omelette !

LE MARIAGE

Une jolie définition du mariage sous forme d'apologue :
Il existe un grand jardin. Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer. Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir. Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin c'est le mariage. Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates bandes, sans le moindre souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent ; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse et on s'y injurie, on s'y bat, on s'y tue !
Cet apologue nous rappelle une autre définition moins orientale, mais plus naturaliste : Qu'est-ce que l'amour ? Un œuf frais. Et le mariage ? Un œuf dur. Et le divorce ? Un œuf brouillé.
Quelle omelette !

LE MARIAGE

Une jolie définition du mariage sous forme d'apologue :
Il existe un grand jardin. Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer. Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir. Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin c'est le mariage. Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates bandes, sans le moindre souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent ; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse et on s'y injurie, on s'y bat, on s'y tue !
Cet apologue nous rappelle une autre définition moins orientale, mais plus naturaliste : Qu'est-ce que l'amour ? Un œuf frais. Et le mariage ? Un œuf dur. Et le divorce ? Un œuf brouillé.
Quelle omelette !

LE MARIAGE

Une jolie définition du mariage sous forme d'apologue :
Il existe un grand jardin. Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer. Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir. Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin c'est le mariage. Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates bandes, sans le moindre souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent ; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse et on s'y injurie, on s'y bat, on s'y tue !
Cet apologue nous rappelle une autre définition moins orientale, mais plus naturaliste : Qu'est-ce que l'amour ? Un œuf frais. Et le mariage ? Un œuf dur. Et le divorce ? Un œuf brouillé.
Quelle omelette !

LE MARIAGE

Une jolie définition du mariage sous forme d'apologue :
Il existe un grand jardin. Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer. Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir. Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin c'est le mariage. Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates bandes, sans le moindre souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent ; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse et on s'y injurie, on s'y bat, on s'y tue !
Cet apologue nous rappelle une autre définition moins orientale, mais plus naturaliste : Qu'est-ce que l'amour ? Un œuf frais. Et le mariage ? Un œuf dur. Et le divorce ? Un œuf brouillé.
Quelle omelette !

LE MARIAGE

Une jolie définition du mariage sous forme d'apologue :
Il existe un grand jardin. Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer. Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir. Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin c'est le mariage. Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates bandes, sans le moindre souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent ; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse et on s'y injurie, on s'y bat, on s'y tue !
Cet apologue nous rappelle une autre définition moins orientale, mais plus naturaliste : Qu'est-ce que l'amour ? Un œuf frais. Et le mariage ? Un œuf dur. Et le divorce ? Un œuf brouillé.
Quelle omelette !

LE MARIAGE

Une jolie définition du mariage sous forme d'apologue :
Il existe un grand jardin. Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer. Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir. Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin c'est le mariage. Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates bandes, sans le moindre souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent ; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse et on s'y injurie, on s'y bat, on s'y tue !
Cet apologue nous rappelle une autre définition moins orientale, mais plus naturaliste : Qu'est-ce que l'amour ? Un œuf frais. Et le mariage ? Un œuf dur. Et le divorce ? Un œuf brouillé.
Quelle omelette !

LE MARIAGE

Une jolie définition du mariage sous forme d'apologue :
Il existe un grand jardin. Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer. Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir. Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin c'est le mariage. Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates bandes, sans le moindre souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent ; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse et on s'y injurie, on s'y bat, on s'y tue !
Cet apologue nous rappelle une autre définition moins orientale, mais plus naturaliste : Qu'est-ce que l'amour ? Un œuf frais. Et le mariage ? Un œuf dur. Et le divorce ? Un œuf brouillé.
Quelle omelette !

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions
LE CELERI COMPOSE DE PAIN SAUVE LA VIE D'UNE FEMME A SEAMO, Man.

HEUREUSEMENT SOULAGE

HEUREUSEMENT SOULAGE
D'un trio d'afflictions